

« CECI N'EST PAS UN VETERINAIRE RURAL ! »
L'IMAGE CULTURELLE DES VETERINAIRES RURAUX A-T-ELLE DE L'IMPORTANCE ?

Journées Nationales des GTV, Nantes, mai 2013

Emmanuel THEBAUD (VET'EL)
vetel@nordnet.fr

RESUME :

Les représentations culturelles constituent une expression des *représentations sociales*, qui influent en profondeur sur nombre des comportements et des décisions de nos contemporains. Les étudier constitue un moyen intéressant d'appréhender l'image publique de la profession.

Figure traditionnelle de l'imagerie rurale d'avant guerre, fixé dans l'habit d'un sympathique notable durant les Trente Glorieuses, puis quasiment disparu des supports culturels au cours des années 80, le vétérinaire rural ressurgit, avec un nouveau type de fictions rurales, à partir du milieu des années 90.

Intervient alors la médiatisation des crises sanitaires, dégradant fortement l'image des productions animales. Néanmoins – contrairement à certaines craintes légitimes – l'image culturelle du « rural » ne pâtit pas véritablement de ces épisodes médiatiques, au contraire.

L'explication la plus satisfaisante de ce paradoxe tient dans le fait que la figure du vétérinaire fait aujourd'hui l'objet d'un incontestable mythe lié à sa capacité supposée à communiquer avec les animaux et à les comprendre. Ainsi considéré, la société l'imagine difficilement en complice d'un système qui maltraiterait des millions d'animaux.

L'image globalement positive de la profession constitue aujourd'hui un précieux capital. Pour autant, s'il veut conserver à la fois cette aura publique et son activité économique, le vétérinaire rural ne pourra pas échapper à la question : est-il possible de concilier une production agricole efficace et un niveau de bien-être des animaux de rente satisfaisant au regard de la société ?

La relative absence des vétérinaires au cœur de ces débats ne cesse donc de surprendre. La juste appréhension des prochaines « crises » auxquelles pourrait être confrontée la profession nécessite incontestablement une prise de conscience de ces enjeux.

MOTS-CLES :

image, représentations, culture, profession vétérinaire, société, médias, productions animales, ruralité, bien-être

Si les vétérinaires s'intéressent de plus en plus à leur image auprès des éleveurs, il est plus rare de voir le champ d'étude élargi à la population entière. A la faveur de quelques épisodes médiatiques au cours des deux dernières décennies - ESB, fièvre aphteuse, grippe aviaire, antibiorésistance aujourd'hui - les vétérinaires ont recommencé à prendre conscience des enjeux de leur image publique [3][32]. Pour autant, dans une société hyper-médiatisée, où une actualité chasse l'autre, la « vache folle » semble déjà bien loin des préoccupations quotidiennes.

Quelques voix s'élèvent néanmoins pour appeler les vétérinaires à faire bon usage de l'expérience accumulée alors afin d'anticiper les prochaines « crises ». Annie Clerc de Marco, spécialiste de l'étude des risques et sociologue, élargit le débat et appelle à « *Connaître les représentations mentales, les attentes sociétales, pour anticiper la révélation des enjeux* » [11].

Comment identifier ces « *images mentales* » ? D'ailleurs, ces représentations existent-elles vraiment ? Les vétérinaires ruraux ont-ils une « image sociale » ? Si c'est le cas, les crises sanitaires des années 90-2000 ont-elles « ébranlé » l'image de la profession [12] ?

Il nous a semblé possible d'obtenir quelques réponses par l'étude des *représentations culturelles* du vétérinaire rural, c'est-à-dire en observant et en analysant les expressions de la figure du « rural » dans les productions culturelles : cinéma, fictions télévisées, dessin de presse, bandes dessinées, etc. Si ce parti-pris peut paraître original - sinon farfelu - nous verrons en quoi l'image qui s'en dégage peut au contraire être révélatrice et porteuse de pistes de réflexion importantes pour la Profession.

1- Représentations culturelles et représentations sociales

Le texte et l'image imprimés sont devenus, depuis le XIX^{ème} siècle, des vecteurs essentiels de la construction culturelle des individus [4][26]. L'émergence ensuite du cinéma, de la télévision, puis celle des jeux vidéo et d'internet, par exemple, n'ont cessé d'accentuer ce phénomène, désormais « mondialisé » [48].

Depuis bientôt deux siècles, ce sont donc des milliers de « récits » de tous genres qui ont été proposés à la curiosité des lecteurs et spectateurs. Cette somme constitue un réservoir exceptionnel des mythes, stéréotypes et symboles qui ont vécu ou perdurent dans la société.

Naturellement, il serait imprudent de prendre chacune de ces expressions d'auteurs pour une photographie de l'état du monde. Porter un regard scientifique sur une œuvre ne lui ôte pas son caractère subjectif. Mario Vargas Llosa nous avertit d'ailleurs à propos de la littérature (réflexion dont nous étendrons volontiers la portée à l'ensemble de la fiction) : « *La littérature exprime une vérité qui n'est ni historique, ni sociologique, ni ethnologique et qui n'est pas déterminée par sa ressemblance avec un modèle préexistant. C'est une vérité glissante faite de mensonges, de modifications profondes de la réalité, d'irrespect subjectif du monde, d'amendement du réel, qui feignent d'être sa représentation...* » [46].

Pour autant, ces « *vérités glissantes* » méritent d'être étudiées, justement parce que ces images déformées produites par les artistes ne sont ni fidèles, ni immédiates. Elles constituent d'un motif une expression à distance, intégrée, « digérée » - dirions-nous - puis reconstruite... L'image de créateur est une image *culturelle*, en ceci qu'elle relève de la *culture*, au sens de l'ethnologue Jean-Pierre Warnier [48] :

« *La culture (...) n'est pas ce qui permet de briller dans les salons. (...) C'est une capacité à mettre en œuvre des références, des schèmes d'action et de communication. C'est un capital d'habitudes incorporées qui structure les activités de ceux qui le possèdent* ». Aussi, ajoute-t-il : « *En fournissant*

des répertoires d'action et de représentation à nos choix, la culture, la tradition et les processus d'identification remplissent une fonction de boussole ».

S'il est sans doute impossible de distinguer dans une œuvre isolée la part de l'expression culturelle de la fantaisie propre au créateur, la répétition des motifs narratifs d'une œuvre à l'autre, d'un auteur à l'autre – pour autant qu'elle existe et puisse être observée – nous oriente clairement vers la première et s'avère en revanche riche d'enseignement.

L'analyse thématique d'œuvres multiples permet donc de broser un portrait singulier d'un sujet d'étude, en étroit rapport avec sa perception populaire, ainsi que des mythologies et stéréotypes qui s'y rapportent, donc d'en cerner les enjeux culturels.

C'est la place de ce sujet au cœur des schémas culturels d'une société qui peut ainsi être interrogée. En d'autres termes, quelle direction indique, relativement au sujet d'étude, cette « boussole culturelle », qui oriente rapports sociaux, fonde les vocations professionnelles, pèse sur les décisions politiques...

Les représentations culturelles constituent ainsi une expression des *représentations sociales*, qui fondent précisément les « images mentales » de la population et influent en profondeur nombre des comportements et des décisions de nos contemporains.

On saisit alors l'opportunité et l'importance d'appliquer cet angle d'étude au vétérinaire.

2- Représentations du vétérinaire rural du XIXème au XXIème siècle

2.1-Apparition d'une imagerie vétérinaire

Les premières représentations littéraires du vétérinaire - au sens moderne de la profession, réinventée par Bourgelat un siècle plus tôt [14] (cf. §3) - émergent véritablement à la fin du XIXème siècle. A cette époque, l'image du vétérinaire se scinde rapidement en deux types morphologiques et sociaux [31] :

- Domine assez largement un personnage d'apparence franchement rustique et même rustaude. Par exemple, le type du célèbre *Patoir*, dépeint par Emile Zola en 1884, comme « *un petit gros, sanguin, violet, avec une tête de troupière et des moustaches fortes* » (78). Peu à son aise et même franchement méprisant avec les animaux de compagnie, il est en revanche absolument à son affaire en présence du bétail. Le vétérinaire de campagne, bien que plus tout à fait considéré comme un paysan, est présenté comme grossier et d'expression brutale. Un véritable fossé le sépare encore de la bourgeoisie et la noblesse rurales, qui assurent sa rente en lui confiant leurs chevaux.
- D'autre part, coexiste un personnage plus fin, souvent décrit comme élégant, instruit, introduit dans une meilleure société. Il s'agirait plutôt ici du type de Ribart, vétérinaire chargé de la santé des chevaux d'un grand magasin parisien, brossé par Charles Mérouvel, également en 1884 (77). Ce vétérinaire mondain, présenté comme le « grand vétérinaire », plus urbain, se préoccupe essentiellement de chevaux. Instruit - savant même - proche des grandes institutions scientifiques, il semble nettement privilégié, mais n'échappe pas non plus à la caricature féroce, sous des plumes aussi célèbres que celles de Daumier en 1856 ou de Caran d'Ache (53), 50 ans plus tard [10][40]. On a oublié aujourd'hui, en effet, que le terme « vétérinaire » était volontiers utilisé à l'époque comme insulte pour qualifier un mauvais médecin ou un personnage mal éduqué [2][22].

Jusqu'aux années 30, l'image physique et sociale des vétérinaires évolue assez peu [27][44]. Seul le statut de la médecine des petits animaux progresse dès cette époque ; méprisée au tournant du siècle, elle s'affiche comme une pratique plus courante dès après la première guerre mondiale.

2.2- 1945-1970 : Affirmation d'un stéréotype unique

Après la rupture de la seconde guerre mondiale, la période de croissance économique des Trente Glorieuses s'accompagne d'un spectaculaire développement des médias culturels, sous l'impulsion du cinéma, de la télévision ou de la bande dessinée.

Un stéréotype pratiquement unique de vétérinaire s'impose alors : celui d'un homme d'âge mûr, praticien mixte, respecté, débonnaire, volontiers séducteur. Tant sur le plan physique que moral, il prend tous les atours du notable de province tel qu'on se le figure à l'époque.

Quelques grandes figures cinématographiques ont ainsi l'occasion de s'illustrer dans ces rôles de vétérinaires. Fernandel (60) ou Jean Gabin (64) endossent des rôles principaux de généreux vétérinaire de campagne, soignant toutes les espèces, respectés, admirés, forts en gueule...

Le type physique du vétérinaire s'éloigne assez peu de celui du début du siècle. En revanche, le personnage semble débarrassé d'une bonne part de la rusticité de ses prédécesseurs. La déférence avec laquelle on s'adresse à lui marque sans ambiguïté son éloignement de la condition paysanne.

L'unique modèle vétérinaire d'alors devient donc un notable de bourg, reconnu par ses concitoyens. La construction du stéréotype vétérinaire français, débutée à la fin du XIXème siècle, semble alors achevée.

2.3-1970-1990 : Métamorphose d'une image

L'irruption dans ce paysage, à la toute fin des années 60, du personnage de *Daktari*, importé des Etats-Unis en 1969 par le petit écran est de fait un événement (84). Son immense succès public lui assure une renommée exceptionnelle.

D'un certain point de vue, le *Dr. Marsh Tracy*, personnage principal, reste proche du stéréotype de l'époque : c'est un homme dans la force de l'âge, chargé de l'autorité familiale, charismatique et généreux. Néanmoins, la figure beaucoup plus hollywoodienne de l'acteur principal et le cadre de l'action - la brousse africaine postcoloniale, hébergeant une faune variée et libre, dont le vétérinaire et son équipe sont les protecteurs acharnés - l'éloigne franchement du stéréotype des provinces françaises !

La décennie 70 qui s'ensuit confirme alors cette profonde mutation des représentations vétérinaires, accentuée par la diffusion de plus en plus large et mondiale des productions culturelles et par l'ouverture de la société à une créativité plus débridée, sur fond de libération des mœurs.

En proportion, la figure du vétérinaire rural se fait plus rare, et se transforme également.

Quelques représentations conformes au stéréotype antérieur persistent, par exemple dans un épisode tardif des *Pieds-Nickelés* (59). Néanmoins, en parallèle, d'autres figures fortes de cette époque signent une évolution sensible de l'image de la médecine vétérinaire rurale.

A la télévision, en 1977, *la Noiraude*, vache parlante et philosophe appelle, chaque soir, directement son vétérinaire au téléphone en lui demandant conseil pour tout et rien (82). L'anthropomorphisation radicale de l'animal de ferme, la conversion du vétérinaire en psy pour individu dépressif, contribuent indiscutablement à dé-ruraliser le contexte.

Alexis et Gotlib donnent aussi en 1978 une interprétation nonchalante et parodique de la pratique rurale dans leur album *Dans la Joie jusqu'au Cou* (51). C'est désormais le paysan, affublé d'un accent

patoisant fantaisiste, qui se déplace avec sa vache au cabinet du vétérinaire. Ce dernier fait clairement figure de civilisé recevant le rustique dans son cabinet médical citadin.

De fait, dans les années 80, les cartes paraissent effectivement redistribuées... au complet bénéfice du vétérinaire canin ! *Signes Extérieurs de Richesse*, succès populaire de l'époque, reste par exemple dans les mémoires (68). Le personnage principal en est *de facto* un vétérinaire canin parisien. Il n'est plus question un instant de ruralité.

Ce film marque par ailleurs un autre tournant d'image : le vétérinaire y laisse ostentatoirement tomber ses oripeaux de notable, pour devenir le voisin d'à côté, à l'aise, heureux, auquel le spectateur, lecteur, téléspectateur s'identifie désormais tout à fait. A ce titre, les paroles du générique de la série télévisée *Marc et Sophie*, mésaventures hebdomadaires d'un couple médecin (Sophie)-vétérinaire canin (Marc), diffusée de 1987 à 1991 à une heure de grande écoute, sont elles-aussi, révélatrices :

«(...) Leur vie c'est un p'tit peu comme la nôtre aujourd'hui / Quelque chose de nous deux : soleil et jours de pluie (...)» (80).

Le vétérinaire, chic type, rajeuni, semble avoir définitivement opté pour la pratique canine. Les représentations de vétérinaires ruraux deviennent confidentielles. Le stéréotype ancien du vétérinaire - qu'il faut désormais qualifier d'archétype - n'a pas totalement disparu mais est exilé soit dans les récits historiques, soit dans la peau d'un vétérinaire retraité : figure qu'on retrouvera par exemple dans la sénilité loufoque du personnage interprété par Jean Carmet dans *Les Fugitifs* (74). Le modèle triomphant des trente glorieuses est donc clairement renvoyé au passé.

Au tournant de la période, le personnage incarné par François Cluzet, en 1991, dans le film *Olivier, Olivier* d'Agnieszka Holland (65), très rare personnage de vétérinaire rural à l'époque, nous inflige même l'image en tous points désespérante d'un métier sans attrait et insatisfaisant. Si bien que, soudainement confronté à un drame familial, le personnage décide de tout quitter, laisse sa femme et sa fille seules sur place pour partir... exercer en Afrique !

Bien qu'isolée, cette représentation très ambiguë, vient ainsi - dirait-on - ponctuer son époque de la pire des manières : il semblerait que la « rurale » doive alors accepter sa ringardisation, renvoyée sans ménagement au rang d'un métier du passé, peu valorisant.

2.4-Féminisation et réémergence de la figure rurale

Les années 90 sont alors marquées par deux évolutions majeures de l'image vétérinaire, qui se sont poursuivies jusqu'aujourd'hui : sa très forte féminisation et la réémergence assez inattendue de la figure du vétérinaire rural.

Phénomène principal [43], la féminisation de l'image des vétérinaires n'est en fait pas un événement brutal. On en trouve les premières traces, dans la fiction anglo-saxonne, dès les années 50. Toutefois, les années 90-2000 marquent un net tournant, par la multiplication des personnages de femmes vétérinaires aboutissant à l'éclosion d'un nouveau stéréotype professionnel, qui devient dominant, voire écrasant, dans les jeux vidéo ou la littérature enfantine : celui d'une jeune femme dynamique, exerçant ses talents dans une clinique canine moderne ou auprès des animaux sauvages.

En parallèle, un autre phénomène se développe un peu plus discrètement mais nous intéresse plus directement : la réapparition du vétérinaire rural en exercice. Sans trop anticiper sur l'analyse, il paraît assez tentant d'associer ce motif à la médiatisation importante des épizooties survenues entre 1995 et 2005, principalement de l'ESB. Pourtant, le lien, s'il existe indiscutablement, semble plus indirect et complexe qu'on aurait pu l'imaginer.

En effet, si la « crise de la vache folle » donne immédiatement lieu à un fleurissement d'œuvres de fiction - ce phénomène s'opérant naturellement sur les supports culturels les plus réactifs : le dessin et la bande dessinée de presse - le vétérinaire en est plutôt absent - particulièrement le vétérinaire rural, qui l'est totalement. Le praticien n'est donc ni le véhicule ni la cible des humoristes d'alors, qui se concentrent essentiellement sur trois thèmes :

- la dérive des pratiques d'élevage, lue comme une perversion humaine : « ...*Transformer de paisibles herbivores en carnivores ! Faut avoir l'esprit tordu !* » (52)
- la gestion politique de la crise : « *C'est pourtant simple : on distribue de la farine d'os contaminés à quelques vaches et on demande dix-huit milliards à la communauté européenne pour l'abattage d'un million et demi de tête de bétail !* » (57)
- l'attitude des français face à la consommation du bœuf : « *C'est un gosse à problèmes !... Son père est boucher !* » (58)

En réalité, à la même époque, s'il y a bien une nette résurgence des représentations du vétérinaire rural, elle est à rechercher ailleurs : dans le fleurissement de récits sur le thème du retour à la ruralité, en tout cas à une ruralité supposée plus naturelle et plus saine.

La mode de ces fictions rurales se réactive dès le milieu des années 90, illustrée en particulier par quelques films à grand succès comme *Le bonheur est dans le pré* d'Etienne Chatilliez (62), ou *Une hirondelle a fait le printemps* de Christian Carion (61).

A la fois en rupture avec la tradition ancienne des récits de la ruralité française [8] et très éloigné de la réalité des pratiques agricoles conventionnelles, le modèle proposé associe les concepts de retour à la nature et de retour aux traditions, amalgamant plus ou moins une production agricole « bio » et une image fantasmée de la vie rurale telle qu'elle aurait existée avant l'agriculture industrialisée, au sortir de la seconde guerre mondiale.

Le modèle « bio » y est au demeurant, le plus souvent lui-même fantasmé et sans rapport réel avec le cahier des charges de l'appellation. Sous l'épithète « bio » s'affiche en fait l'image d'une production agricole moins technologique, donc plus « naturelle », donc supposée plus « saine ».

La ferme de fiction est petite, comporte généralement de jolis bâtiments en pierre et n'est pas spécialisée dans une quelconque production. Ici on chante le sacrifice du cochon en famille, les moissons entre voisins, les volailles dans la cour et les vêlages nocturnes dans la paille fraîche...

A l'exception des récits historiques, elle occupe presque tout le champ de la fiction rurale, quand la représentation de l'agriculture moderne en est elle pratiquement absente.

Dans ces univers fantasmés, teintés de nostalgie et inspirés de l'image laissée par les fictions anciennes, nous sommes donc moins surpris de voir réapparaître la figure du vétérinaire rural, qui était alors partie-prenante du paysage. En toute logique, ce sont donc les figures hautes en couleur, proches de celles incarnées autrefois par Fernandel ou Gabin (cf. §2.2), qui y refont surface.

Néanmoins, derrière l'apparence de ce vétérinaire ressuscité d'une autre époque, de nombreux indices de sa modernisation transparaissent. Bien que déjà un peu oubliée, la série télévisée *Le Refuge* en proposait un exemple particulièrement synthétique et emblématique (79). Le Dr *Paul Grimon*, incarné par l'acteur Maxime LeRoux en était le personnage principal. C'est un quadra, grand, massif, modeste dans son apparence mais impressionnant de charisme et générosité. De retour de plusieurs années d'exercice en Afrique (!) au chevet des animaux sauvages, il décide de se réinstaller dans son village familial de l'Ardèche. Il y reprend un *refuge* pour animaux sauvages et domestiques, au sein duquel il pratique également une activité mixte. Le lieu, havre isolé en moyenne montagne, devient également le refuge de toutes les âmes en peine : enfants maltraités, jeunes malades, etc.

Le thème du retour à la nature est le socle explicite de la série, portée par le personnage néo-écologiste du vétérinaire mixte, relecture parfaite de notre archétype terrien, excessif et généreux des années

50-60, mâtiné de caractéristiques des stéréotypes plus récents : *Daktari* de retour d'Afrique et le chic voisin des années 80 !

L'impact éventuel de la médiatisation des crises sanitaires sur ces univers narratifs ne se mesure donc pas immédiatement. Ses répercussions sur l'image du vétérinaire rural lui-même encore moins. Il faut en fait attendre la décennie suivante pour en retrouver quelques traces.

Jean-Yves Ferri et Manu Larcenet, co-auteurs d'une bande dessinée humoristique justement intitulée *Le Retour à la Terre*, proposent en 2002 un gag, à ce titre, assez édifiant (56). *Manu* et *Mariette*, couple de jeune citadins récemment installés à la campagne, sont contraints d'emmener leur chat chez le vétérinaire local. La jeune femme prévient :

« *Je suis inquiète : les véto de la campagne soignent plutôt les gros animaux de ferme. »*

Le vétérinaire, gros homme chauve et barbu à lunette, examine le chat et rend son diagnostic :

« *Mmm... Je vois... Abattez tout le troupeau !* »

Certes la série est humoristique et le propre de l'humour est de prendre le contrepied de la réalité. Pour autant, le verdict, pris au premier degré, est sans appel : les vétérinaires des villes sauvent les animaux, les vétérinaires des campagnes prescrivent leur abattage ! Il est improbable qu'un tel gag ait pu être proposé au public avant la mise en exergue des mesures de police sanitaire de l'ESB et de la fièvre aphteuse par les médias. La donnée a bel et bien été intégrée !

Quelques récits plus militants, à la lisière du reportage, de la fiction et de l'acte éditorial, qui s'inscrivent ouvertement dans la revendication d'une ruralité « plus saine », affectent également au vétérinaire rural une position plus ambiguë.

Dans sa bande-dessinée *Rural !*, Etienne Davodeau relate son expérience de quelques semaines au sein d'un GAEC bio (54). Le vétérinaire n'y est jamais représenté physiquement. L'auteur évoque néanmoins explicitement la limitation des traitements vétérinaires. On peut y sentir, en creux, la mise en cause de la médicalisation chimique – donc peut-être du vétérinaire rural – comme une pratique anti-écologique, donc négative dans l'esprit de l'œuvre.

Plus récemment - en écho à quelques scandales effectivement intervenus dans le pays - le film belge *Rundskop* (72) propose un vétérinaire complice d'un trafic d'hormones orchestré par une dangereuse mafia liée à l'extrême droite locale. Une évocation explicitement négative, à rapprocher peut-être des gags grinçants d'un autre flamand, le dessinateur Pieter De Poortere (55), dans lesquels le vétérinaire est associé à la machine industrielle de la malbouffe et des abattages massifs. Plus féroce que son équivalente française, la fiction flamande, semble ainsi donner au vétérinaire rural une place beaucoup moins flatteuse.

Ces fictions de la nouvelle ruralité ne constituent cependant pas le seul champ narratif réinvesti par les vétérinaires ruraux durant les décennies 90-2000. Le second est d'autant plus intéressant qu'il s'inscrit beaucoup plus explicitement dans la continuité des crises sanitaires : il s'agit des récits à suspense basés sur un phénomène épidémique – voire pandémique – lié aux animaux.

Responsable d'une situation de crise grave à l'issue incertaine, frappant au hasard, susceptible de tuer à tout moment n'importe quel acteur du récit, le germe virulent est le candidat idéal pour renouveler plusieurs genres narratifs : le film catastrophe, le récit d'anticipation, le film d'épouvante...

Relancée en 1995 par le film *Outbreak* de Wolfgang Petersen, qui surfait alors sur la médiatisation des fièvres hémorragiques de type Ebola, la tendance se nourrit, durant la décennie 2000, de la nouvelle visibilité des zoonoses (70).

En 2005, par exemple, *Isolation*, film irlandais de Billy O'Brien est primé au festival de Gerardmer (69) : un éleveur de bovins s'est laissé convaincre de participer à un essai clinique, à la demande de son ex-petite amie, également vétérinaire traitante de son élevage. L'essai est conduit par un scientifique (vétérinaire, peut-être), ami personnel de cette dernière. Le couple éleveur-vétérinaire se trouve confronté à un fœtus mutant et monstrueux. La vétérinaire, première à identifier la nature du problème et l'erreur qu'elle a commise en acceptant de promouvoir cet essai, fait courageusement front face à l'étrange phénomène mais y laisse rapidement la vie.

La même année, *Larva* de Tim Cox met un héroïque vétérinaire rural américain aux prises avec un mutant de la douve, issu des manipulations d'une firme agro-alimentaire locale avec laquelle il a collaboré, tuant indifféremment bêtes et hommes (63).

Dans ces films anglo-saxons, mondialement diffusés, et qui ne sont que des exemples parmi d'autres, les vétérinaires sont des personnages essentiels, premiers à détecter la maladie, lui donner un nom. Résolus à lutter jusqu'à leur dernier souffle, certains le payent de leur vie, d'autres triomphent en héros. Parfois liés professionnellement aux responsables de la catastrophe, ils s'opposent violemment aux instigateurs dès qu'ils comprennent d'où provient le mal.

Bien que souvent plus discrète en France, la présence du vétérinaire dans ce type de récit, le positionne également comme une vaillante sentinelle sanitaire du paysage rural, un praticien de terrain vigilant, pertinent, indispensable à la détection du risque, donc à la protection de l'humanité.

A l'interface de toutes ces tendances récentes, il faut en fait attendre 2010 et le film de Michel Leclerc, *Le Nom des Gens* (66), pour trouver dans le cinéma français une figure importante qui signe l'intégration culturelle du phénomène médiatique développé autour des épizooties, et des vétérinaires comme acteurs de cet univers. Arthur Martin, joué par Jacques Gamblin, épidémiologiste à l'*Office Français des Epizooties*, est au premier front et se déplace sur le terrain pour collecter chaque cadavre d'oiseau suspect de grippe aviaire. Fervent partisan du « principe de précaution », il est invité dans les médias pour appeler les populations à la raison et à la vigilance.

Pourtant, le personnage est amené à laisser tomber son métier, qui ne correspond plus à ses convictions profondes. L'abattage sanitaire d'un poulailler industriel, qu'il doit superviser, sert de déclencheur : dans une scène d'abandon spectaculaire, Jacques Gamblin s'échappe du poulailler et arrache sa casaque en marchant « vers la liberté » à travers un champ de blé. Le scénario dresse d'ailleurs un parallèle explicite entre la situation des poules en batteries et les camps de concentration.

Parce qu'il est quelqu'un de bien, le vétérinaire abandonne ici son statut de « complice » d'une gestion rationnelle de la ressource animale – auquel il croyait au nom du bien de l'humanité mais sur lequel il ouvre progressivement les yeux – pour vivre un humanisme présenté comme plus moderne, qui fait – entre autres caractères – une place nouvelle à la condition animale.

Comme, 25 ans plus tôt dans *Signes Extérieurs de Richesse*, Claude Brasseur se débarrassait spectaculairement de son statut de « bourgeois » en jetant ses clubs de golf à la rivière (68)(cf. §2.3), Jacques Gamblin achève le travail en jetant le principe de précaution « petit bourgeois » dans un champ de blé.

Au travers de l'étonnante correspondance historique entre ces deux films, la société semble ainsi reconnaître au vétérinaire un « absolu », qui se heurte à la réalité socio-économique du monde – ici, spécifiquement, dans la lignée des crises sanitaires, les excès de l'agro-business et de la gestion rationnelle de la nature – mais qu'il est capable *in fine*, de privilégier envers et contre tout.

2.5. Tendances récentes

Les toutes dernières années semblent enfin vouloir révéler deux nouvelles tendances qui méritent indiscutablement un détour, même si elles demanderont à être suivies.

La première résulterait de la rencontre des deux mouvements de la décennie précédente, à savoir l'apparition dans le récit de fiction d'une femme vétérinaire rurale. Présente dès 1995 dans l'éphémère série télévisée britannique *The Vet* (81) puis en 2000, en France, dans une nouvelle d'Anna Gavalda (75), on la croise depuis de plus en plus souvent. Or, on est particulièrement frappé par l'homogénéité de ces caractères : la « rurale » est féminine, fragile, parfois victime des événements du récit, mais résolue et dotée d'une force de caractère peu commune. Confrontée à un milieu masculin, éprouvant, voire brutal, son engagement professionnel est présenté comme un défi stimulant qu'elle relève *in fine* avec brio.

La seconde tendance est à l'exposition des enjeux techniques du métier. Sous-représentée jusqu'alors, signe secondaire de caractérisation des personnages, tout juste esquissée dans le meilleur des cas, la technicité des soins vétérinaires semble désormais devoir occuper le devant de la scène, au moins dans ces demi-fictions que sont les reportages de télé-réalité.

Transposée dans la fiction en 2012 par la série américaine *Animal Practice* (83), cette nouvelle manière de représenter les vétérinaires paraît être la fille des séries télévisées médicales - nombreuses depuis les années 90 - et de l'appétit pour l'information technique généré par l'explosion d'internet dans les foyers. Pourrait-elle s'étendre aux représentations du vétérinaire rural ? Difficile de s'avancer.

3- LECTURE HISTORIQUE

Il ne s'agit pas ici de réécrire l'histoire de la profession vétérinaire, du moins telle que nous la concevons aujourd'hui et qu'elle fût créée à l'initiative de Claude Bourgelat en 1761 [14].

Néanmoins, lui confronter l'évolution des représentations vétérinaires telle que nous l'avons décrite en deuxième partie est évidemment indispensable pour tenter de leur donner une interprétation.

Ronald Hubscher a remarquablement décrit le très long combat que porta la profession pour sa reconnaissance juridique, intellectuelle et sociale depuis l'origine jusqu'aux années 40. Plusieurs vétérinaires publiaient encore à cette époque des essais et des tribunes n'ayant d'autres buts que de faire valoir une profession « méconnue » [2]. Réglementairement, on pourrait considérer qu'il s'est achevé en 1938 avec la reconnaissance légale et la protection de l'acte vétérinaire, mettant fin aux revendications des empiriques (maréchaux, rebouteux, etc.) sur les soins aux animaux.

L'image dominante d'un grossier vétérinaire de campagne colle à cette réalité, même légèrement balancée par celle d'un vétérinaire savant-urbain, mais dont les prétentions sont encore fortement contestées au début du XX^{ème} siècle. Double héritière de la tradition catholique et de la philosophie humaniste et cartésienne des Lumières, la tradition française trace alors une nette frontière entre l'homme et l'animal [9]. La sensibilité pour la protection animale émerge à peine en France [23]. « La vétérinaire », cantonnée au crottin et à la bouse, ne saurait alors avoir les mêmes prétentions que la médecine des hommes.

Le combat de la Profession pour se doter d'une image de haute respectabilité scientifique n'a ainsi que faiblement influencé les représentations du vétérinaire rural jusqu'aux années 30, alors même qu'il constituait l'essentiel de l'effectif professionnel. D'où la désespérance des essayistes de l'entre-deux-guerres à faire reconnaître l'excellence de leur profession.

Passée la seconde guerre mondiale, la France fait sa révolution agricole [20][35]. Il s'agit de nourrir les populations, d'exporter, de transformer le modèle rural français issu de la révolution en un modèle productif.

Dans le monde de l'élevage débute l'âge d'or de la zootechnie, de la mécanisation, de la sélection, mais aussi des grands plans de vaccination et de prophylaxie obligatoires, en même temps que l'augmentation spectaculaire des cheptels et la transformation des pratiques d'élevage font émerger de nouvelles maladies et une nouvelle médecine collective. Désormais protégés de la concurrence des empiriques par la loi de 1938, armés de molécules révolutionnaires qui renvoient définitivement au placard les remèdes des anciens, sollicités par des éleveurs dont la santé financière ne cesse de s'améliorer, les vétérinaires ruraux se voient confier de nombreuses missions et vivent donc eux aussi leur âge d'or. De façon brutale, presque inattendue au regard de leur situation avant-guerre, leurs revenus explosent et leur respectabilité se développe rapidement [7][24].

A la même époque, portée par la prospérité économique des Trente Glorieuses, se produit également la dernière phase d'un mouvement débuté à la fin du XIX^{ème} siècle avec la révolution industrielle : l'exode rural massif des populations vers les villes. Avec lui, explose un phénomène de société nouveau, même s'il trouve sa source dans des temps très anciens : l'animal de compagnie [19]. La médecine vétérinaire des petits animaux se développe et se démocratise, au plus grand profit des praticiens, y compris ruraux, qui deviennent de plus en plus des mixtes.

Les représentations populaires, comme nous l'avons vu, ne tarderont pas dès les années 50 et 60 à acter cette transformation. Le vétérinaire mixte s'invite à la table des notables ruraux.

Il est toutefois notable qu'alors que cet âge d'or de la médecine rurale se poursuit au moins jusqu'aux années 80, les représentations du vétérinaire de campagne commencent à disparaître au profit du vétérinaire citadin dix ans plus tôt. A tel point, qu'alors que la médecine vétérinaire rurale garde un statut très enviable - la fin des grandes campagnes de prophylaxie n'intervient qu'au début des années 90 - le vétérinaire rural est déjà, dans la fiction grand public, une figure du passé.

Un premier niveau d'explication de ce phénomène peut être apporté par la structure démographique et sociale de la population française. Très majoritairement urbaine après le dernier exode rural de l'après guerre, ses références culturelles se transforment rapidement. Le monde rural – et le vétérinaire de campagne avec lui – disparaissent des regards comme des aspirations de la population. En revanche, le phénomène animal de compagnie y trouve pour toute sa place.

Pourtant, nous avons pu l'observer, le monde rural ressurgit dans les représentations – et le vétérinaire avec lui – dès le début des années 90.

La *rurbanisation* et la *périurbanisation* ne sont certainement pas étrangères à ce phénomène. Le retour, au cours des années 80 puis à partir de la fin des années 90, de certaines populations vers les campagnes périurbaines remet *de facto* le monde urbanisé au contact des campagnes, qu'il avait littéralement « perdues de vue » depuis quelques longues années.

Le choc est rude : à la mesure de l'évolution des pratiques agricoles qui ne s'est pas interrompue entre temps ! [15] L'agriculture conventionnelle des années 90 n'a que peu à voir avec celle des années 60 et encore moins avec le modèle d'avant-guerre.

Dans ce contexte, on comprend que se soient développées des représentations rurales à la fois nostalgiques d'un supposé âge d'or paysan, antérieur à la dernière vague d'exode rural et à la révolution culturelle des années 70, et contestataire de l'agro-industrialisation telle qu'elle existe aujourd'hui, presque parfaitement antinomique de celui-ci.

Sous un mode nouveau est ainsi reproduite l'ambivalence traditionnelle des représentations rurales dans la société française ; ce que Jean Pierre Jessenne [25] qualifie d'une : « *oscillation entre visions négatives et valorisantes des habitants des campagnes qui n'a pas cessé depuis le XVIII^e siècle* ».

Si le pôle positif - l'image bucolique de la France éternelle – a finalement peu évolué depuis Giono et Millet, le pôle négatif s'est transformé. Le mythe d'une paysannerie brutale et inculte (qui rejaillissait directement, souvenons nous, sur l'image du vétérinaire rural du début du siècle), a désormais cédé la place à celui d'une agro-industrie polluante, irresponsable et ultra-libérale.

C'est dans ce lit culturel qu'intervient la médiatisation des crises sanitaires, avec leur cortège d'abattages massifs et de mesures de prévention des risques alimentaires [28].

Brutalement, comme le décrit la philosophe Elizabeth de Fontenay : « *La crise sanitaire a caricaturalement exhibé la réalité ordinaire et dissimulée du traitement que nous laissons infliger aux animaux dits de rente* ». [16]

Aussi les vétérinaires ruraux voient-ils leur environnement professionnel ramené au devant de la scène médiatique. Voilà pourquoi, par la grâce de la résurgence de mythes agricoles, ils se trouvent dotés non seulement d'une nouvelle image publique, mais également d'une nouvelle image culturelle.

Ironie de l'histoire, alors que le vétérinaire de campagne avait disparu des représentations culturelles bien avant l'achèvement de son âge d'or économique, il réémerge dans les consciences populaires au moment même où la Profession se pose à nouveau la question de son avenir.

En-effet, si, dès les années 30 avec Paul-Marie Aragon [2] et jusqu'à la fin des grandes campagnes de prophylaxie contre les maladies infectieuses au début des années 90, les vétérinaires peuvent s'enorgueillir et se réjouir « *d'avoir, les premiers, deviné et soutenu Pasteur* », ce qu'il qualifie de « *plus beau titre de gloire des vétérinaires* » commence à montrer ses effets pervers.

A l'heure où la majorité des grandes maladies infectieuses est contrôlée, la prévention sanitaire des élevages se reporte dans le champ zootechnique (nutrition, logement, machinisme...). Les outils traditionnels de l'expertise vétérinaire – la vaccination et les traitements curatifs – deviennent, pour partie, disqualifiés voire désuets. Le vétérinaire de terrain qui voit s'amenuiser son champ d'activité historique peine à imposer la qualité de son conseil dans le champ zootechnique, occupé depuis longtemps par d'autres professionnels et par les éleveurs eux-mêmes dont le niveau de formation ne cesse naturellement de progresser.

Au même moment, alors qu'il avait toutes les raisons de se croire très à l'écart des préoccupations du grand public (il avait effectivement disparu quasi-complètement, souvenons-nous, des représentations culturelles), le voilà à nouveau projeté sur le devant de la scène, porté par une nouvelle image publique de la ruralité, tout aussi bipolaire que par le passé : d'une part, la figure du vétérinaire débonnaire de l'après guerre ressurgit dans la fiction nostalgique d'une campagne saine et traditionnelle, tandis que – plongé au cœur des crises sanitaires – il se voit exposé en maillon d'un système « agro-capitaliste », massivement rejeté par le grand public, mais auquel il est objectivement lié et au sein duquel il lui importe de retrouver une place économiquement plus confortable.

Pourtant, nous l'avons vu, même au versant négatif des représentations rurales actuelles, le vétérinaire de campagne conserve, bien souvent, l'image d'une vigie attentive, premier dénonciateur des scandales sanitaires – auquel il a parfois été associé contre son gré – quand il y est confronté. Ajoutées aux représentations très positives dont il fait naturellement l'objet dans le champ culturel bucolique, il en résulte globalement une image publique très saine et très porteuse.

Comment expliquer ce paradoxe à l'heure où l'agro-industrie fait l'objet d'un rejet si massif ? Très pragmatiquement, on pourrait considérer que, puisque les crises sanitaires sont essentiellement liées à la peur des « microbes », la société a appelé « naturellement » à la rescousse le bon vétérinaire, premier des fantassins pasteurien dans les campagnes depuis bien longtemps.

Aussi directe et séduisante soit-elle, cette explication « logique », très en accord avec le concept de « *One Health* » mis en avant par l'OIE, se heurte à deux objections importantes :

- d'une part, celui qui aura, ces dernières années, tâté de la représentation professionnelle vétérinaire, aura pu juger à quel point, malgré quelques déclarations politiques lénifiantes, la prééminence des vétérinaires dans la prévention des nouveaux risques zoonosés est parfois loin d'être une évidence et doit faire l'objet d'une lutte acharnée !...
- d'autre part, comment imaginer – si même dans le champ professionnel le rôle princeps des vétérinaires ruraux n'est pas totalement étayé – que ce principe ait pu s'installer aussi facilement dans les représentations publiques, alors même que l'image du vétérinaire de campagne ne semble formellement presque jamais avoir été celles d'une sentinelle sanitaire, mais au mieux celles d'un notable débonnaire et que ces représentations ont, en outre, pratiquement disparu depuis la fin des années 60 ?

Au demeurant, une étude qualitative récente menée par l'équipe d'Annie Clerc de Marco [13] sur les représentations sociales du vétérinaire montre que, si le grand public réagit très positivement à ce type de discours, il n'en fait spontanément aucune mention. Ce qui tendrait à confirmer qu'il ne s'agit là, en aucun cas, d'un caractère fondateur ou fondamental de l'image sociétale des vétérinaires ruraux.

Ainsi, si cette lecture historique nous fournit quelques précieuses explications, les derniers états de l'image publique des vétérinaires ruraux nous semblent devoir être recherchés dans d'autres directions.

Au passage, elle nous aura néanmoins permis de balayer un mythe bien établi dans le cercle professionnel vétérinaire : celui d'un dégringolade continue, depuis l'origine, de l'image et de la respectabilité des vétérinaires ruraux.

Si la gloire d'une poignée de grands savants pasteurisants et de spécialistes équités parisiens d'avant l'automobile a pu – et peut encore – donner l'illusion que les vétérinaires furent, il y a longtemps, de grands bourgeois unanimement respectés, nous avons pu constater à quel point – en fait – la figure d'un vétérinaire-notable date seulement des années 50 et succède à des dizaines d'années de manque de reconnaissance et de caricatures méprisantes.

De plus si, historiquement, « l'âge d'or de la rurale », dure sans doute jusqu'à la fin des années 80, la représentation d'un vétérinaire notable rural disparaît du regard du grand public dès les années 70 et a donc été très fugace.

Enfin, si le vétérinaire rural d'aujourd'hui vit objectivement des relations professionnelles plus équilibrées et beaucoup plus difficiles, cette sensation de déconsidération ne se traduit absolument pas dans son image publique, qui n'est certes plus celle d'un notable replet mais reste globalement très positive.

4- MYTHES ET COURANTS PORTEURS

Nous avons jusqu'ici analysé les représentations du vétérinaire rural en les associant essentiellement aux représentations publiques de la ruralité. Il va ainsi de soi qu'il s'agit d'un courant porteur essentiel de l'image des vétérinaires ruraux. Pour autant, il semble qu'il ne permette pas d'expliquer totalement l'évolution récente de l'image des vétérinaires ruraux.

En fait, à bien observer l'archétype vétérinaire mixte des Trente Glorieuses, nous avons pu relever qu'il s'éloignait de la réalité du terrain puisque, si son apparente prospérité s'accorde aux faits, il n'est jamais question dans ces fictions des grandes campagnes de la lutte contre les maladies du

bétail ou de l'apparition des traitements antibiotiques, qui font pourtant la fortune des vétérinaires de l'après-guerre.

Car, en vérité, ce qui fait entrer le vétérinaire mixte de l'après-guerre au panthéon des figures culturelles françaises et raye de la carte le grossier vétérinaire de Zola (78), ce n'est pas la lutte contre la tuberculose ou la fièvre aphteuse : c'est le chien !

Dans les fictions d'alors, c'est son activité canine, autrement dit son intérêt pour les animaux de compagnie, qui introduit véritablement le vétérinaire dans la société et le transforme en un notable de bourg. Elle constitue déjà la clé de la reconnaissance sociale des vétérinaires, même si à cette époque, dans les faits, c'est encore surtout la transformation de l'activité rurale qui porte la croissance économique de la Profession.

Mieux, ce qui pouvait encore à cette époque sembler être une transformation de fait, reproduisant simplement une réalité socio-économique (les vétérinaires s'enrichissent et font de plus en plus de canine), est en réalité l'émergence visible d'une révolution profonde de la représentation vétérinaire, qui avait débuté silencieusement depuis plusieurs décennies et allait bientôt exploser à la face de la société française et prendre de cours la Profession elle-même.

En effet, ce qui est déjà sous-jacent dans ces représentations et va s'imposer brutalement à notre regard aux premiers jours des années 70 avec le succès de *Daktari* (84), c'est que le vétérinaire n'est plus du tout le technicien rural qu'il était avant la deuxième guerre, mais qu'il est devenu, profondément et pour longtemps, le meilleur ami des animaux.

En un demi-siècle, l'augmentation incessante de la présence des animaux de compagnie dans les foyers a, en-effet, considérablement transformé l'image de l'animal dans la société. Il est devenu le compagnon du foyer : « le meilleur ami de l'homme ». Au début des années 70 cette transformation est déjà si profonde que même l'animal sauvage africain, trophée de chasse idéal de l'imagerie coloniale à peine quelques années plus tôt, devient un compagnon amical auquel on donne un prénom. Au-delà du chien ou du chat c'est bien le genre animal tout entier – ou presque – qui a changé de statut.

On comprend bien-sûr que ce nouvel ami ait eu besoin d'un médecin et que les vétérinaires aient assez naturellement occupé cette place mais – ce disant – on n'explique pas pourquoi vétérinaire devient à cette époque LE métier de référence et de vocation pour l'animal, et pourquoi *Daktari* peut devenir, au-delà d'un succès commercial, un totem international : la nouvelle icône vétérinaire.

La réponse se trouve peut-être dans les interrogations d'un autre personnage de fiction, créé bien plus tôt par un romancier anglais : le *Docteur Dolittle* (76). L'interprétation moderne du personnage par Eddy Murphy (73) a un peu fait oublier le sujet d'origine : dans les années 20, *Dolittle* est un médecin écossais qui s'est découvert le don de parler aux animaux et a décidé de leur consacrer sa vie. Chahuté par un visiteur qui l'incite à abandonner tout à fait la médecine pour ne plus s'occuper que des animaux, il proteste en déclarant que les vétérinaires existent déjà. L'autre lui rétorque que ce sont de grossiers incapables et qu'il n'y a rien de commun entre ce que sont alors les vétérinaires et la vocation du bon Docteur.

Ce qu'exprime déjà l'auteur Hugh Lofting en écrivant ce dialogue, c'est que la société britannique d'alors (réputée très en avance en termes de considération pour la condition animale), ne recherche pas un « soignant » pour les animaux – les vétérinaires existent déjà – mais un interprète, quelqu'un qui, littéralement, leur parle.

C'est cet interprète qui, dès les années 50 commence à s'incarner en France dans les vétérinaires de fiction, puis tout à fait, dans le personnage de *Daktari* qui n'est donc pas – comme on l'entend parfois – à l'origine d'une transformation de l'image des vétérinaires mais en est, en quelque sorte, le

premier aboutissement. Depuis lors, les représentations de vétérinaires qui en un clin d'œil, un regard, un simple geste, se font comprendre d'un animal ne cessent de se multiplier : on se souviendra ici, par exemple, du baiser de Jean Rochefort à une guenon dans *Le Bal des Casse-Pieds* (71) ou du regard bleu de Laëtitia Casta, planté dans celui d'un loup, dans *La Jeune Fille et les Loups* (67). Quant au *Dr Dolittle*, dans sa version moderne, il ne peut bien-sûr plus devenir autre chose que vétérinaire (73).

Porté par un nouveau courant, celui qui amena l'animal de compagnie dans tous les foyers et transfigura l'image de l'animal dans la société, se crée ainsi ce qu'il faut bien appeler un mythe vétérinaire, qui submerge totalement les représentations anciennes de la Profession, y compris celles du vétérinaire rural, et perdure, plus que jamais, aujourd'hui [42].

Si cette transformation s'est sans doute amorcée dès la fin du XIXème siècle, la prise de conscience de la société française et sa traduction dans les représentations culturelles semble ainsi s'être brutalement accélérée en l'espace de 20 ans. On comprend que les vétérinaires alors en exercice aient été pris de cours, héritiers qu'ils étaient de la tradition d'avant guerre : celle qui faisait encore écrire à Paul-Marie Aragon en 1938 : « *la vétérinaire n'est pas de ces professions magnétiques qui appellent les vocations ardentes. On l'embrasse de sang froid* » [2].

Combien de praticiens ont alors pesté contre le fameux « syndrome de Daktari », qui vit éclore des écoles vétérinaires, à partir des années 70 et 80, portées par cette nouvelle « vocation ardente » héritée des lectures et des images de leur enfance, des générations entières de jeunes vétérinaires fermement décidés à consacrer leur existence au bien-être du genre animal ?

Bien-sûr, confronté à la réalité, un mythe génère inévitablement des déceptions et des désillusions qui eurent – et on encore parfois – des conséquences individuelles dramatiques mais – soyons en certains – presque tous les vétérinaires en exercice aujourd'hui sont les héritiers de cette vocation. Qu'ils l'admettent ou s'en défendent, ils sont les enfants et les porteurs de ce mythe.

Or, ce mythe a des conséquences qui vont bien au-delà de la seule relation à l'animal. En effet, ce dernier est à ce point sacralisé dans nos sociétés que la frontière entre humanité et animalité – si chère aux philosophes humanistes – n'a cessé de se réduire. De fait, le vétérinaire, véritablement considéré comme l'« âme sœur » des animaux, se trouve lui-même chargé de valeurs positives extrêmement fortes, qui continuent de porter la profession au panthéon des métiers de rêve.

Dans les représentations, ce fait se traduit par une multiplicité de figures vétérinaires très positives : héros du quotidien, courageux défenseurs des plus nobles causes. En retour, toute atteinte à l'animal, même une simple négligence, commise par un vétérinaire est immédiatement représentée comme une ignominie, qui met l'individu au banc de la société.

Ainsi, en toute logique, se dévoile l'explication complémentaire du statut récent du vétérinaire dans les fictions rurales : puisqu'étant vétérinaire, il est fondamentalement quelqu'un de bien, il ne peut *a priori* pas être le complice d'une industrie alimentaire ignoble et inhumaine, à moins d'avoir été lui-même abusé par le système.

C'est *l'a priori* positif dont bénéficient désormais tous les vétérinaires qui sauve le rural de la disgrâce qui s'est abattue sur l'élevage conventionnel. C'est donc un courant d'image très directement lié au développement de l'activité canine, qui influe aujourd'hui positivement sur l'image des vétérinaires ruraux !

Le phénomène animal de compagnie, à l'origine de l'émergence du mythe vétérinaire tel que nous l'avons décrit, est porteur d'autres clés de compréhension de l'image des vétérinaires ruraux durant les dernières décennies.

Tout d'abord, en prolongeant au vétérinaire les théories exposées par l'anthropologue Jean-Pierre Digard [18][19], ce phénomène pourrait fournir une autre explication à la brutale disparition du vétérinaire de campagne du champ culturel à partir des années 70.

Selon Jean-Pierre Digard, l'image des animaux de rente ne se serait pas transformée aussi rapidement que celle de leurs homologues animaux de compagnie ou animaux sauvages. En effet, la société se serait, dans un premier temps, protégée de la culpabilité naissante de devoir élever et tuer ces animaux dans des conditions de moins en moins naturelles, en rejetant cette image et en l'occultant complètement. Les vétérinaires ruraux auraient donc disparu des écrans en même temps que l'élevage lui-même, que la société ne voulait plus avoir sous les yeux. Selon ce même auteur, il existerait même un effet de balancier entre l'occultation toujours plus grande de la réalité de l'élevage et la valorisation sans limite de l'animal de compagnie : objet de compensation et de report de culpabilité.

L'émergence, dans les années 80, d'un vétérinaire canin triomphant aurait donc un lien anthropologique profond avec l'effacement, à la même époque, de son homologue rural.

A partir des années 90, les crises écologiques et sanitaires auraient ainsi remis la société face à la réalité de ce qu'elle a engendré mais refusé de voir : un système agro-alimentaire qu'elle considère comme moralement inacceptable et rejette profondément [47]. Le statut de l'animal ayant en outre encore nettement évolué positivement, il devient plus difficile au quidam d'opérer une scission de valeur claire entre l'animal qu'il mange et celui qui dort sur son canapé. La société se trouve donc confrontée à une profonde crise morale au cœur de laquelle se trouve projeté le vétérinaire rural.

La conversion du vétérinaire en âme sœur de l'animal, dont l'animal de compagnie est devenu l'expression la plus aboutie et la plus proche, fournit aussi une clé de compréhension de la spectaculaire féminisation de la Profession [43].

En-effet, l'animal de compagnie, même dans les sociétés primitives, est généralement une question féminine et un marqueur très courant de la division du travail par genres [34].

Ce postulat se vérifie parfaitement dans nos sociétés occidentales [5][39]. Ainsi, très tôt, par exemple, les représentations de l'animal de compagnie, puis de la médecine vétérinaire canine, sont liées à des représentations féminines [33].

L'émergence de la profession vétérinaire comme métier de référence de l'animal de compagnie, dès lors que les femmes ont pu accéder massivement aux formations supérieures et au monde du travail, semble avoir naturellement créé un appel d'air progressif, et massif, vers la profession vétérinaire.

Aujourd'hui, à en croire les représentations majoritaires de la littérature enfantine [1][21] ou du jeu vidéo, le métier de vétérinaire est bel et bien devenu un métier féminin, quand le monde rural, de son côté, reste très masculin.

L'exercice rural devient donc le lieu de rencontre entre un métier féminin et un univers masculin. Les valeurs de nos sociétés occidentales n'ayant néanmoins pas entièrement été bouleversées, le genre féminin reste associé à une certaine fragilité, quand le genre masculin reste synonyme de force, sinon de brutalité. La fiction tend donc à représenter l'exercice de la médecine rurale par les femmes vétérinaires comme un terrain de conquête et de challenge vertigineux, voire excitant.

Un tel « terrain de jeu », s'il venait à être représenté encore plus souvent et à s'établir solidement dans le champ culturel pourrait bien s'avérer porteur de vocations, donc d'espoir pour les effectifs vétérinaires ruraux.

5- BILAN & PERSPECTIVES

Cette dernière réflexion nous amène à l'heure des bilans... et des perspectives. L'examen approfondi des représentations vétérinaires sur une période de presque 150 ans nous a permis de comprendre de quelle façon elle a évolué. A la question, posée en préambule, « Les vétérinaires ruraux ont-ils une image publique ? », la réponse est aujourd'hui indiscutablement positive, même si, il y a encore une vingtaine d'années, elle eut été différente.

En corollaire, nous nous demandions si, dans ce cas, les crises sanitaires des années 90-2000 avaient véritablement « ébranlé » l'image de la profession. La réponse à cette question nous semble plus nuancée. Nous avons en effet pu constater que les crises sanitaires se présentaient en fait comme l'expression « animale » d'une résurgence des représentations rurales amorcée un peu plus tôt – dès le début des années 90 - sur fond de rupture entre une ruralité idéale, fantasmée par la société civile, et la réalité des pratiques agro-industrielles, massivement rejetées après avoir été longuement occultée. Or, cette nouvelle vague de représentations rurales avait déjà contribué à la réémergence d'une image culturelle du vétérinaire rural, presque totalement effacée durant la décennie précédente.

Figure traditionnelle de l'imagerie rurale d'avant guerre, fixée dans celle d'un sympathique notable durant la première moitié des Trente Glorieuses, le vétérinaire rural ressurgit alors sous cette forme - en apparence à peine modernisée - et participe plutôt de l'image positive d'un idéal bucolique que la société aspire à retrouver.

Dans ce contexte, la médiatisation des crises sanitaire vient ajouter les méthodes de prévention des risques sanitaires (abattages totaux, prime Hérode...) ainsi que certaines pratiques d'élevage (farines animales, échanges internationaux...) à la liste des griefs fait à l'agriculture moderne par la société (élevage en batterie, usage des pesticides, pollution par les nitrates, etc.).

Le vétérinaire, bien qu'immédiatement présent dans les médias sur de tels sujets, n'est pas une cible privilégiée des premières représentations culturelles liées à ces enjeux ; il n'y est associé qu'après quelques années.

Pourtant, alors qu'on aurait pu s'attendre à ce qu'il « paye le prix » de sa collaboration à un système jugé inacceptable, ce n'est pas exactement ce qui se produit. Si çà et là, quelques œuvres en font l'auxiliaire zélé du système agro-industriel, il est, dans bien des cas, plutôt représenté comme une victime vigilante, voire un maillon essentiel de la protection des populations contre ses dérives.

Une analyse un peu plus approfondie nous montre que c'est le statut exceptionnel acquis par le métier de vétérinaire durant les 50 dernières années qui semble le protéger de l'opprobre.

Le vétérinaire fait en effet aujourd'hui l'objet d'un incontestable mythe lié à sa capacité supposée à communiquer avec les animaux et à les comprendre. Il occupe véritablement une niche anthropologique, qui en fait l'interprète indispensable entre l'homme et les bêtes.

Ainsi considéré, la société l'imagine difficilement en complice d'un système qui maltraiterait, sacrifierait et broierait des millions d'animaux.

Aussi, en élargissant quelque peu la focale, il apparaît bel et bien que les nouvelles défiances de la société vis-à-vis du monde agro-alimentaire – dont les crises sanitaires du bétail ne seraient alors qu'une composante – aient plutôt servi l'image des vétérinaires ruraux en les remettant au devant de la scène dans un rôle globalement positif.

Néanmoins, cette lecture doit admettre deux nuances importantes.

D'une part, c'est l'évolution du statut de l'animal dans la société, portée par la valorisation exceptionnelle de l'animal de compagnie, qui a abouti à la création, autour de la profession de vétérinaire, d'un mythe ultra-positif. C'est donc, assez paradoxalement, l'engagement des

vétérinaires dans l'activité canine qui vaut aujourd'hui aux praticiens ruraux d'échapper à une grave crise d'image.

D'autre part, quelques représentations moins flatteuses nous rappellent que l'image des vétérinaires ruraux – à défaut peut-être d'être véritablement « ébranlée » - n'est certainement pas inébranlable. En effet, le mythe vétérinaire dote la profession d'une force qu'elle peine souvent à appréhender elle-même, mais la pare également de devoirs inaliénables : il n'est pas admissible qu'un vétérinaire puisse avoir une attitude jugée négative ou démissionnaire vis-à-vis d'un animal.

Nous en prendrons à témoin la philosophe mondialement reconnue de la condition animale, Elizabeth de Fontenay [17], qui rappelle froidement les vétérinaires à leur mission en évoquant la situation des abattoirs de porcs [16] :

« Et elles agonissent, [les cochons malades conduites à l'abattoir – NDLA] sans possibilité de s'abreuver, devant l'abattoir où grâce ne leur a pas été accordée pour y être saignées. Quant au vétérinaire, il tarde trop souvent à les euthanasier, comme s'il n'avait en charge que l'hygiène et la qualité de la viande, alors que le code rural stipule qu'il doit veiller aussi à la protection des animaux. »

Sonnant comme un avertissement sans frais, ces représentations négatives incitent effectivement à la réflexion à l'heure où la Profession s'interroge sur la position à adopter dans la perspective de prochaines « crises ». Le débat en cours sur l'antibiorésistance peut de ce point de vue constituer un laboratoire intéressant. Si le vétérinaire a pu sortir avec les honneurs de crises à l'issue desquelles il a été assimilé à un témoin périphérique assumant son rôle en agissant de son mieux au service de la société humaine et animale, en serait-il de même s'il était, cette fois, considéré comme le promoteur et le fournisseur zélé, au dépend des animaux, d'une filière économique susceptible de mettre en jeu la sécurité de l'humanité ?

Les vétérinaires ruraux doivent avoir conscience de l'enjeu : si le pragmatisme économique le plus élémentaire doit les inciter naturellement à répondre aux besoins des exploitants agricoles et des filières agro-alimentaires, la société leur assigne - qu'ils le souhaitent ou non - un rôle de garants de la condition animale. Dès lors qu'une part des pratiques d'élevage ne sont plus acceptées par la société et la plongent dans une profonde crise morale vis-à-vis des animaux de rente, le vétérinaire rural se trouve immédiatement au cœur du sujet et soumis lui-même à un profond dilemme.

Ainsi, l'image globalement positive de la profession constitue aujourd'hui un précieux capital, qui mériterait d'être choyé et exploité, au moins afin de susciter de nouvelles vocations rurales, d'autant que les dernières évolutions que nous avons pu constater incitent à l'optimisme quant à la féminisation du métier.

Pour autant, s'il veut conserver à la fois son aura publique et son activité économique, le vétérinaire rural ne pourra pas échapper à la question : est-il possible de concilier une production agricole efficace et un niveau de bien-être des animaux de rente satisfaisant, non pas selon ses propres critères ou ceux des filières, mais au regard de la société ?

La relative absence des vétérinaires au cœur de ces débats – qui dépassent d'assez loin la seule question du « bien-être » telle qu'elle est abordée par les instituts techniques – ne cesse de surprendre. La profession, nous semble-t-il, doit avoir conscience de son rôle et y prendre toute sa place. La question ne peut pas être abandonnée aux seules filières d'une part, ni aux philosophes et aux anthropologues d'autre part.

Evidemment, trouver le juste équilibre est loin d'être une sinécure. En 2004, François Bost constatait déjà, sur la base du travail d'Annie Clerc de Marco [6], l'écart entre l'image fantasmée de la ruralité et la réalité des pratiques agricoles et plaçait, de fait, le vétérinaire mixte, par sa double activité, dans

une position intermédiaire. Il proposait alors au praticien de devenir un « passeur », en se faisant pédagogue public, pour expliquer aux populations les choix opérés par les filières d'élevage et lutter contre les représentations négatives les plus irrationnelles attachées aux productions animales

Cette proposition, reprise en 2012 avec plus de nuance dans la nouvelle étude d'Annie Clerc de Marco [13], pour être parfaitement rationnelle et séduisante, nous semble néanmoins se heurter à deux écueils majeurs, qui ne devront pas être négligés :

- d'une part, le fossé qui sépare les valeurs affichées par le monde agro-alimentaire et celles de la société est aujourd'hui si profond que la seule pédagogie du vétérinaire constitue un outil modeste pour résoudre le problème. L'engagement des vétérinaires, s'il est indispensable, ne sera pas tâche facile et exposera les praticiens, s'ils sont mal préparés, à des désillusions offensantes ;
- d'autre part, il nous semble indispensable d'éviter de proposer au vétérinaire de se faire simplement les garants de la probité des filières quand la société lui demande d'être le garant - par essence et sans concessions - de la condition animale. En l'état actuel de la situation et de certaines pratiques d'élevage, un tel choix risquerait inévitablement le vétérinaire à donner l'impression de renier la vocation que lui assigne la société, donc à mettre son image directement en péril.

Sans prudence ni préparation, inciter les vétérinaires mixtes à « défendre » sans nuance le modèle agricole conventionnel contre les mythes – supposés outranciers ou ridicules – de la société civile, aboutirait certainement beaucoup plus vite à ruiner le précieux capital image de la profession qu'à reconstituer celui de l'élevage français.

Si le vétérinaire est effectivement considéré comme un « passeur » c'est entre l'homme et l'animal. La position du vétérinaire mixte est donc sans doute à trouver quelque part dans la nature de la relation entre l'homme et l'animal, en l'espèce entre l'homme et l'animal de rente.

Ecartons d'emblée, dans cet ordre d'idée, les théories de la « libération animale » [41]. Celles-ci prônent en effet une « égale considération des intérêts » entre hommes et animaux, faisant de toute forme d'exploitation des animaux une grave faute morale. Aussi prônent-elles l'abandon de toute activité humaine de cet ordre, ce qui implique naturellement l'adoption – entre autre - d'un végétarisme extrêmement strict. Non dénué, en apparence, d'une certaine logique, le raisonnement qui consiste ainsi à dire – comme le cite Dominique Lestel [30] – « *Ceux qui aiment les animaux devraient refuser de manger de la viande* », ne correspond en aucun cas à la demande réelle de la société et constitue par ailleurs, une négation profonde de ce qu'est, depuis des temps très anciens, le rapport de domestication.

Ne nous y trompons cependant pas : s'en tenir, à l'opposé, à la caricature des positions des militants les plus extrêmes de la libération animale pour dénier toute légitimité aux revendications de la société dans ce domaine serait tout autant une erreur. Certes, la société n'est pas exempte de contradiction. Demandeuse de sécurité alimentaire et de produits carnés à vil prix, elle induit par ailleurs des décisions politiques ou administratives souvent contradictoires avec son idéal de condition animale. Néanmoins, postuler que la société considère *de facto* les animaux comme de la « viande sur pied » [45] nous semble occulter une évidence qu'expose parfaitement Jocelyne Porcher :

« *L'animal est aujourd'hui un partenaire social et mental des Occidentaux (...). La dichotomie d'intérêt et de compassion entre les animaux d'élevage et les animaux familiers analysés par Jean-Pierre Digard est peut-être en train de s'estomper (...)* pour céder la place à un mouvement plus cohérent de

responsabilisation envers l'animal, quels que soient les rapports qui nous lient à lui. L'exploitation des animaux d'élevage par les systèmes industriels, que les médias rendent visible, est en contradiction croissante avec le statut de plus en plus positif de l'Animal dans les sociétés occidentales. » [37]

Une intéressante position intermédiaire a été réexposée en 1997 par Catherine et Raphaël Larrère, qui ont décrit ce qu'ils qualifient de « *contrat domestique* » : se serait établi, au cours du temps, entre hommes et animaux [29] : « *une sorte de négociation, d'où se dégage, par apprentissage mutuel – l'attitude de l'un s'adaptant aux attentes de l'autre – une forme d'arrangement, comme s'il y avait une entente, un accord* ».

Appliqué aux animaux de rente, cet accord acceptable et accepté pourrait se résumer ainsi : en échange d'une vie « confortable », à l'écart des prédateurs, nourri et abrité, l'animal « autoriserait » l'homme à exploiter des produits et décider de l'heure de sa mort [36].

Il semblerait au demeurant que ce concept soit assez bien intégré aujourd'hui par la société française. Annie Clerc de Marco relève en-effet que les Français se posent aujourd'hui en « mangeurs de viande », mais estiment que les animaux qu'ils mangent « méritent » en retour d'être élevés et abattus avec respect et considération [13].

Le *contrat domestique* a ceci d'intéressant pour le vétérinaire qu'il implique, selon Larrère : « *que ces animaux ne sont plus seulement en relation entre eux (avec leur milieu), mais qu'ils aient une relation (dont dépend leur comportement) avec les hommes qui les élèvent* ».

En s'appropriant un raisonnement de cette nature, c'est-à-dire en mettant la *relation* et la *communication* homme-animal au cœur du débat [38], on perçoit bien comment le vétérinaire, que la société veut voir justement aujourd'hui comme un interprète de la relation entre l'homme et l'animal, trouverait une place naturelle.

De tels raisonnements appliqués à l'élevage impliquent néanmoins très directement la critique de tous les systèmes d'exploitation qui tendent à nier ou aliéner toute relation entre l'éleveur et son troupeau, en particulier certains systèmes d'élevage industriel appliqués aux porcs et aux volailles (dont les praticiens mixtes ont, au demeurant, souvent déjà été tout à fait mis à l'écart. Il serait d'ailleurs tentant d'établir ici un lien de cause à effet. Nous n'irons pas jusque là).

C'est tout le sens du travail de Jocelyne Porcher qui prône la reconnaissance et la préservation d'un véritable lien individuel entre l'éleveur et ses animaux [37]. Même si le caractère parfois très militant de son analyse la soumet sur certains points sérieusement à caution, les pistes qu'elle ouvre à destination des éleveurs semblent néanmoins intéressantes pour positionner le vétérinaire.

En l'état de l'agriculture contemporaine, le caractère idéaliste du rétablissement ou de la reconnaissance d'un lien comparable à une forme « d'amitié » entre les éleveurs et leurs animaux n'échappera à personne. Il pourrait cependant être assez cohérent, peut-être, avec l'état d'esprit des héritiers de *Daktari* que sont tous les vétérinaires mixtes d'aujourd'hui. Si la réalité de leur exercice professionnel les éloigne bien souvent de ce qui fit leur vocation pour le métier, il ne faut pas oublier qu'elle naquit généralement de ce mythe vétérinaire auquel est encore si profondément attachée notre société. Il est difficile de croire que tous l'ont oublié et qu'il n'influence pas encore très directement leur comportement personnel et professionnel au chevet du malade.

L'espoir d'un compromis entre les attentes de la société et une production agricole performante n'est donc pas totalement interdit, même si le travail entrepris par les chercheurs précédemment cités - et d'autres - nous semble encore loin d'avoir abouti à des solutions concrètes.

Le challenge idéologique auquel est confronté le vétérinaire mixte n'est donc probablement pas insoluble. Il ne pourra néanmoins pas faire l'économie d'une profonde réflexion, qui mériterait d'être partagée avec tous les professionnels, philosophes, chercheurs qui s'y frottent déjà.

D'ores et déjà, une condition fondamentale nous semble se dégager de nos observations : que le vétérinaire n'oublie pas, en toute circonstance, de placer l'intérêt de l'animal au départ et au cœur de ses préoccupations.

La juste appréhension des prochaines « crises » auxquelles pourrait être confrontée la profession, tout comme le maintien de sa bonne image et de sa capacité à générer de nouvelles vocations nous semblent à ce prix !

BIBLIOGRAPHIE :

- 1- AMASS S-F., *Representations of the veterinary profession in nonfiction children's books* ; JAVMA, Vol 238, N°9, May 1, 2011
- 2- ARAGON P-M., *Les Vétérinaires devant l'opinion, plaidoyer pour une profession méconnue* ; Vigot Frères, 1937
- 3- BARALON P., *Les crises sont-elles nécessaires au progrès de la sécurité sanitaire des aliments ? Analyse de l'exemple de l'ESB* ; Dossier de l'environnement de l'INRA, n°28, 2004, pp. 161-166
- 4- BARTHES R., *Mythologies* ; Editions du Seuil, 1957
- 5- BATTAGLIOLA F., *Histoire du travail des femmes* ; Editions La Découverte, 2000
- 6- BOST F., CLERC DE MARCO A., *Vétérinaire Passeur* ; Communication ANTARIA/MERIAL, 2004
- 7- BUFFETAUT Y., GOURLET S., *Vétérinaires et Paysans au XXe siècle. Une histoire des vétérinaires ruraux* ; Editions Ysec, 2001
- 8- CADE M., *Le mythe du ruralisme dans le cinéma français, in Sociétés rurales du XXe siècle : France, Italie et Espagne* ; Collection de l'école française de Rome, 331, pp. 369-386
- 9- CHAPOUTHIER G., *Le Respect de l'animal dans ses racines historiques : de l'Animal-Objet à l'Animal Sensible* ; Bull. Acad. Vét. France, 2009, Tome 162, N°1, pp. 5-12
- 10- CHIMOT J-P., *Daumier et le ventre de Paris in Les Halles, Images d'un quartier* ; Publications de la Sorbonne, 2004, pp. 51-66
- 11- CLERC DE MARCO A., *Sous l'œil des médias et le regard de la société civile* ; Communication au SIFCO, Paris, 9 juin 2010
- 12- CLERC DE MARCO A., *Sous l'œil des médias et le regard de la société civile* ; Vetomecum, n°321, juillet 2011, p. 5
- 13- CLERC DE MARCO A., CLERC DE MARCO E., *Vétérinaire, une profession en péril d'image. Quelles connaissances pour quels enjeux ?* ; Communication au colloque MERIAL « Prescripteur mais pas que », Lyon, 20 novembre 2012
- 14- COTTEREAU P., WEBER-GODDE J., *Claude Bourgelat* ; Comité Bourgelat – ENS de Lyon, 2011

- 15- DENIS B., La fabrication des animaux, in Si les Lions pouvaient parler ; Gallimard, 1998, pp. 710-721
- 16- DE FONTENAY E., Un abécédaire, in Qui sont les animaux ? ; Gallimard, 2010, pp. 27-46
- 17- DE FONTENAY E., Le Silence des Bêtes ; Fayard, 1998
- 18- DIGARD J-P., L'Homme et les Animaux Domestiques, anthropologie d'une passion ; Fayard, 1990
- 19- DIGARD J-P., Les Français et leurs animaux, ethnologie d'un phénomène de société ; Fayard, 1999
- 20- DUBY G., WALLON A., Histoire de la France rurale 4. Depuis 1914 ; Editions du Seuil, 1977
- 21- FONTANINI C., Presse et livres de jeunesse pour filles et adolescentes, pratique de l'équitation : un lien avec la féminisation du métier de vétérinaire ?, in Genre et socialisation de l'enfance à l'âge adulte ; Editions érès, 2010
- 22- HUBSCHER R., Les Maîtres des Bêtes, Les vétérinaires dans la société française (XVIIe-XXe Siècle) ; Editions Odile Jacob, 1999
- 23- HUBSCHER R., Nourrir le peuple : l'hippophagie au XIXe siècle in Elevage d'hier, élevage d'aujourd'hui ; Presses Universitaires de rennes, 2004, pp. 139-147
- 24- JACQUIER C., L'aventure vétérinaire 1950-1980 ; Nagel, 1982
- 25- JESSENNE J-P., Les campagnes françaises entre mythe et histoire ; Armand Colin, 2006
- 26- JOLY M., Introduction à l'analyse de l'image ; 2e édition, Armand Colin, 2012
- 27- JULIEN P., Caricatures de Jules Baric à sujet médical et pharmaceutique ; Revue d'histoire de la pharmacie, 73e année, N. 265, 1985, pp. 116-126
- 28- KECK F., Les Maladies animales révèlent une solidarité vitale, in Qui sont les animaux ? ; Gallimard, 2010, pp. 127-137
- 29- LAPLANTE J., Entrelacement de la tradition imaginaire du western et du réalisme contemporain ; mémoire, Université de Montréal, 2010
- 30- LARRERE C., LARRERE R., Le Contrat domestique ; Le Courrier de l'environnement de l'INRA, n°30, avril 1997
- 31- LESTEL D., L'animal est l'avenir de l'Homme ; Fayard, 2010
- 32- LETARD E., Les Vétérinaires vus pas les Littérateurs ; Vigot Frères, 1934
- 33- MER R., Vache Folle : les médias sous pression ; Dossier de l'environnement de l'INRA n°28, 2004, pp. 111-117
- 34- MIECH S., Romans féminins et œuvres picturales : analyse du bestiaire et approche de la société des Lumières ; Sociétés & Représentations, n°27, avr. 2009, pp. 69-90

- 35- MILLIET J., La part féminine dans le phénomène animal de compagnie, in Si les lions pouvaient Parler ; Gallimard, 1998, pp. 1086-1093
- 36- MOULIN A., Les paysans dans la société française de la Révolution à nos jours ; Editions du Seuil, 1988
- 37- PALMER C., Le Contrat Domestique in Philosophie animale, Différence, responsabilité et communauté ; Vrin, 2010, pp. 333-373
- 38- PORCHER J., Eleveurs et animaux, réinventer le lien ; PUF, 2002
- 39- PORCHER J., Vivre avec les animaux, une utopie pour le XXIe siècle ; Editions la découverte, 2011
- 40- SALMONA M., Les femmes et le travail avec le vivant : des qualifications « invisibles », in Les femmes et l'élevage ; Bulletin de la société d'ethnozootechnie, n°38, 1986, 91-106
- 41- SANDRAS-FRAYSSE A., 1856 vu par Le Charivari : Année bestiaire ou Année Zoo ? ; Sociétés & Représentations, n°27, avr. 2009, pp. 39-64
- 42- SINGER P., Libération animale ou droits des animaux ? in Philosophie animale, Différence, responsabilité et communauté ; Vrin, 2010, pp. 137-160
- 43- THEBAUD E., Le mythe vétérinaire ; Vet-Life, n°39, janvier 2012, pp. 8-10
- 44- THEBAUD E., Représentations vétérinaires : la marche inéluctable de la féminisation ; Vet-Life, n°44, juillet 2012, pp. 8-9
- 45- THEVES G., Les vétérinaires – notables des villes et des campagnes ; Bull. Soc. Sci. Méd., N° 3/2006, pp. 407-430
- 46- TOUTAIN P-L., Le médicament vétérinaire et le bien-être animal ; Communication à Agribea, Paris, 1è décembre 2008 ; <http://physiologie.envt.fr> [Page consultée en septembre 2012]
- 47- VARGAS LLOSA M., L'utopie archaïque ; Gallimard, 2003
- 48- VIALLES N., Inquiétudes alimentaires. De la vache folle au poulet grippé, in Des hommes malades des animaux ; Cahiers d'anthropologie sociale, n°8, L'Herne, 2012
- 49- WARNIER J-P., La mondialisation de la culture ; Editions La Découverte, 1999

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES CULTURELLES :

Cette bibliographie référence uniquement les œuvres directement citées dans l'article, pas la totalité de celles qui ont été consultées en appui du propos.

BANDE DESSINEE / DESSIN :

- 50-ALCANTE, DUPRE S., Pandora Box, La Gourmandise ; Dupuis, 2005
- 51-ALEXIS, GOTLIB M., Dans la Joie Jusqu'au Cou ; Audie, 1978

52-BOUCQ F., Les Aventures de la mort et de Lao-Tsu ; Casterman, 1996

53-CARAN D'ACHE, Gros et Détail ; Librairie Plon, 1907

54-DAVODEAU E., Rural ! ; Delcourt, 2001

55-DE POORTERE P., Dickie ; Bries, 2001

56-LARCENET M., FERRI J-Y., Le Retour à la Terre ; Dargaud, 2002

57-MARCELE P., CHIAVELLI B., Elodie en (1) ; Fluide Glacial, n°247, Audie, 1997

58-PLANTU, Les Années Vaches Folles ; Le Monde Editions, 1996

59-PELLOS R., CAHEN F., Les Pieds Nickelés Vétérinaires ; SPE, 1985

CINEMA :

60-BOYER J., Le Confident de ces Dames ; Pathé, 1959

61-CARION C., Une Hirondelle a fait le Printemps ; Mars Distribution, 2001

62-CHATILLET E., Le Bonheur est dans le Pré ; Fidélité Productions, France 2, SCOPE, 1995

63-COX T., Larva ; Nu Image Films, Larva Productions, 2005

64-DE LA PATELLIERE D., Le Tonnerre de Dieu ; Les Films Copernic, Finda Cinematografica, Gloria Films, 1965

65-HOLLAND A., Olivier, Olivier ; Bac Films, 1992

66-LECLERC M., Le Nom des Gens ; UGC, 2010

67-LEGRAND G., La Jeune Fille et les Loups ; Warner Bros., 2008

68-MONNET J., Signes Extérieurs de Richesse ; CCFC, 1983

69-O'BRIEN B., Isolation ; Film Four, Lions Gate Film, 2005

70-PETERSEN W., Outbreak (Alerte !) ; Warner Bros., 1995

71-ROBERT Y., Le Bal des Casse-Pieds ; Gaumont, 1992

72-ROSKAM M., Rundskop (Bullhead) ; Savage Film, Eyeworks, Waterland Film, 2011

73-THOMAS B., Dr. Dolittle (Docteur Dolittle) ; 20th Century Fox, 1998

74-VEBER F., Les Fugitifs ; Gaumont, 1986

LITTERATURE :

75-GAVALDA A., Je voudrais que quelqu'un m'attende quelque part ; La Dilettante, 2000

76-LOFTING H., L'Histoire du Docteur Dolittle ; Albin Michel, 1931

77-MEROUVEL C., La Veuve aux cent Millions ; E. Dentu, 1884

78-ZOLA E., La Terre ; Charpentier et Fasquelle, 1884

TELEVISION :

79-ARNAC E, TISSERAND P., BROSSOLET M., Le Refuge ; FR3, 1995-1999

80-BARBIER S., GINGEMBRE G., Marc et Sophie ; TF1, 1987-1991

81-DE LA TOUR A., COE A., ETCHEL T., The Vet ; BBC, 1995

82-FOURNIER JL., GAY G., La Noiraude ; TF1, 1977

83-TANAKA A., GATEWOOD B., Animal Practice ; NBC, 2012

84-TORS I., Daktari ; CBS, 1966-1969